

Libretto

ÉPOPÉE
DE
GILGAMESH

Texte établi, commenté, annoté
et traduit de l'akkadien par
GEORGES CONTENAU

Libretto

© Éditions Libretto/Libella, Paris, 2020

ISBN : 978-2-36914-490-8

AVANT-PROPOS

Ce que le Moyen Âge a connu avec la *Chanson de Roland* et les chansons de geste, ce dont la Grèce se glorifiait avec l'*Odyssee*, l'Asie Occidentale ancienne en avait eu l'équivalent dans le poème de Gilgamesh. Le sujet ? Comme pour la France de la fin du XI^e siècle et la Grèce du premier millénaire avant notre ère, les aventures merveilleuses d'un héros en qui conteurs et auditeurs retrouvaient un type de bravoure nationale, et dont les prouesses avaient de quoi satisfaire les imaginations les plus riches.

Et voici qui recule singulièrement dans le passé l'origine de l'épopée, car c'est bien d'une épopée qu'il s'agit, même si l'on accepte le terme dans son sens le plus strict, et la nécessité, pour réaliser un tel genre poétique, d'y faire intervenir le merveilleux, les divinités, avec un certain rythme du récit. Les Assyro-Babyloniens paraissent en avoir été vraiment les créateurs, car il ne semble pas que les Égyptiens aient connu rien de semblable ; comme aucun autre peuple ne peut prétendre à une antiquité plus haute que ces deux-là, l'épopée de Gilgamesh, dont nous possédons, entre autres, certains fragments vieux de quatre mille ans, reste seule de son espèce.

Nous avons pensé qu'il pouvait être de quelque intérêt de mettre à la portée d'un public plus large que celui des spécialistes l'ancêtre des poèmes épiques. Pour cela, ne convenait-il pas d'accompagner le texte de quelques commentaires, de

faire revivre le milieu si différent du nôtre où s'est déroulée l'action, et où elle était journallement racontée? C'est ce que nous avons tenté.

Mais, dans ce volume, les Orientalistes ne trouveront rien qu'ils ne connaissent déjà; il ne s'agit pas d'une nouvelle traduction critique du Gilgamesh; simplement, et pour un public étendu, de la présentation d'un texte déjà fixé par les études des éditeurs qui nous ont précédés et dont ils ont tout le mérite.

I

NOS SOURCES
ÉTABLISSEMENT
D'UN TEXTE

NOS SOURCES

Comment connaissons-nous l'épopée de Gilgamesh ; en un mot quelles sont nos sources ? Nous allons les énumérer comme nous le ferions des divers manuscrits d'un ancien texte ; mais ici, nos textes datent, pour le plus récent, de six siècles passés avant notre ère ; pour le plus ancien, d'environ quatre mille ans depuis aujourd'hui, et ces « manuscrits » sont des tablettes cunéiformes.

LES TABLETTES CUNÉIFORMES

Les Assyro-Babyloniens, pour rédiger leurs écrits, se servaient surtout de simple argile, de l'argile déposée par l'inondation fertilisante du Tigre et de l'Euphrate ; ils en façonnaient de petits pains bien lisses sur lesquels ceux qui « écrivaient sur la tablette, les *dupshar* », imprimaient au moyen d'un roseau taillé les signes que nous avons nommés cunéiformes, en raison de leurs ressemblances avec des coins, des clous (en latin *cuneus*). Lorsque la tablette était écrite, ou bien le scribe la laissait simplement sécher au soleil, et sa conservation demeurerait limitée, ou bien il la cuisait au four. Alors l'argile se transformait en brique et le document devenait indestructible ; la pluie,

l'humidité n'avaient aucune prise sur lui ; il fallait l'écrasement pour le rompre. On conçoit que de tels textes soient parvenus aisément jusqu'à nous. L'argile des briques crues (c'est-à-dire simplement séchées et non cuites), qui formaient la base des édifices mésopotamiens, est retournée à l'état de poussière et les villes sont devenues des monticules de terre ; c'est dans ces collines artificielles que l'on retrouve, par endroits, quantité de tablettes entières ou brisées par la pression des terres, mais facilement réparables, qui constituaient les archives des notaires de l'époque, les bibliothèques des temples et des palais, venues intactes jusqu'à nous à travers les siècles et même les millénaires, bien plus sûrement qu'un parchemin vieux seulement de deux ou trois cents ans n'a de chances de conservation.

LES BIBLIOTHÈQUES ASSYRO-BABYLONIENNES

Malgré la vogue dont jouit le poème de Gilgamesh, il ne fut jamais transcrit que pour des bibliothèques, et nous comprendrons mieux le rôle qu'il a joué si nous connaissons le fonctionnement de ces dernières. L'écriture cunéiforme, une des plus compliquées qui soient et qui exige la connaissance de plusieurs centaines de signes pour la lecture d'un texte courant, fut le privilège d'une classe, celle des scribes, qui se confondait avec celle des prêtres. Les écoles de scribes prospéraient à l'ombre des temples et le P. Scheil, fouillant à Abu-Habba (l'ancienne Sippar, voisine de Babylone), a mis au jour celle de cette ville, et retrouvé d'innombrables modèles d'écriture et devoirs d'élèves-scribes¹. Dans une

1. V. SCHEIL, *Une saison de fouilles à Sippar*, Paris, 1902.

des dernières campagnes sur le Tell-Hariri, l'ancienne Mari, près d'Abu-Kémal, M. Parrot a également retrouvé l'école dépendant du temple et du palais¹. Il apparaît qu'un réel prestige était attaché à cette fonction en Babylonie aussi bien qu'en Égypte (comme en Chine jusqu'à notre époque), et un proverbe nous est parvenu qui disait des scribes mésopotamiens : « Celui qui excellera dans la science de l'écriture brillera comme le soleil². »

D'ailleurs les plus nobles ne dédaignaient pas d'exercer cet état ou du moins d'en porter le titre. Des fils de gouverneurs furent scribes et des chefs de cités se parent de cette dignité³.

Il n'est point sûr qu'Assurbanipal, qui fit aménager la bibliothèque de Ninive, connût vraiment l'art du scribe, comme il le dit dans la suscription des tablettes dont il fit exécuter des copies ; il s'en glorifie cependant, et remercie les dieux de lui avoir donné la connaissance des lettres.

En même temps qu'une école de scribes, les temples possédaient une bibliothèque contenant les ouvrages nécessaires au culte, les rituels, livres de prières, écrits hagiographiques, mais ces collections étaient d'importance moindre que les bibliothèques royales dont celle d'Assurbanipal est le type.

Bien que certains monarques mésopotamiens aient, à plusieurs reprises, conçu le même dessein, c'est la bibliothèque d'Assurbanipal qui reste le modèle du genre parmi celles qui ont été retrouvées.

Les tablettes étaient empilées à plat sur des rayons, chacune portant d'une façon apparente son numéro dans l'ouvrage dont elle faisait partie, et son titre ; sur les bords de la tablette le scribe laissait parfois, au moment où il la façonnait, de

1. *Syria*, XVII (1936), p. 21.

2. V. SCHEIL, *Une saison de fouilles à Sippar*, p. 33.

3. V. SCHEIL, *Recueil de travaux relatifs à la Philologie et à l'Archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXXVII, nouvelles notes d'épigraphie, n° 26.

légères protubérances de façon à garantir les bords s'ils venaient à recevoir des chocs.

Pour établir de telles bibliothèques, il fallait faire venir les originaux anciens de toutes les villes de l'empire, ou se rendre sur place pour les y copier. Un texte de l'université de Pennsylvanie mentionne le voyage d'un scribe, de Nippur à Sippar, pour y collationner un texte archaïque¹.

La suscription des tablettes nous apprend que chaque exemplaire fut soigneusement revu et corrigé de façon à être conforme à l'original ancien, et de l'inspection des tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal, C. Bezold, qui en a dressé le catalogue, a pu conclure que certains exemplaires copiés à ce moment (VII^e s.) pouvaient dater du XV^e siècle avant notre ère² (qu'il s'agit alors de tablettes originales ou déjà de copies).

De certaines dispositions, nous pouvons inférer que ces bibliothèques étaient destinées à être consultées comme nos dépôts publics, mais évidemment avec plus de discrétion en raison du petit nombre de lettrés capables de pénétrer les arcanes des cunéiformes. Sur une des tablettes est, en effet, gravée la mention suivante : « Le savant qui ne distraira pas le document, mais le replacera en son portoir, que la déesse Ninni le regarde avec faveur ! Celui qui le ferait sortir d'Eanna (nom du temple où était ce livre), qu'elle le poursuive de sa colère³. »

J'évoquais dans l'Avant-propos les chansons de geste de notre Moyen Âge ; c'est vraiment avec elles que la comparaison peut le mieux se poursuivre. Un clergé dépositaire de la science et dont certains monastères copient sans cesse les documents, une élite capable de les lire ; mais ce n'est pas

1. CH. JEAN, *Le Milieu biblique avant Jésus-Christ*, II (1923), p. 54.

2. *Verbalsuffixformen als Alterskriterien babylonisch-assyrischer Inschriften*, Heidelberg, 1910.

3. V. SCHEIL, *Revue d'Assyriologie*, XV (1918), p. 143.

ainsi que se pratique leur diffusion : c'est par la récitation, la transmission orale ; l'écriture ne fait que fixer la tradition ; nous verrons cependant que, pour l'épopée de Gilgamesh, la part des théologiens fut plus grande et qu'ils enrichirent eux aussi le fonds qui leur était confié par la tradition.

LA DÉCOUVERTE DES TEXTES

Les fouilles en Égypte au début du siècle dernier avaient aiguillé la curiosité des savants vers l'Orient ; les récits des voyageurs qui, au cours de leurs randonnées en Perse ou en Mésopotamie, copièrent quelques lignes d'inscriptions rencontrées sur leur route avaient orienté les recherches des archéologues sur cette écriture cunéiforme dont on soupçonnait l'importance sans en posséder la clef.

C'est alors qu'en 1842 Botta, agent consulaire de France à Mossoul, résolut d'explorer les collines situées en face de la ville, où selon la tradition s'élevait autrefois Ninive, la dernière capitale de l'Assyrie, tombée en 612 avant J.-C. sous les coups des Babyloniens et des Mèdes.

L'instinct de Botta ne l'avait pas trompé ; deux points de ces collines devaient fournir les restes des palais des rois d'Assyrie appelés Sargonides, du nom de Sargon II (722-705), fondateur de la dynastie. C'étaient Tell Nebi-Younous, c'est-à-dire « la colline du prophète Jonas », et Kouyoundjick, le « petit agneau », ainsi que les habitants du pays nommaient les points culminants de ces tertres. Mais la nature des matériaux de construction, la brique crue, imprime un caractère particulier aux ruines mésopotamiennes ; plus de colonnes ni de restes de murailles comme en Grèce ou même en Perse ; les briques en s'effritant ont formé des cônes de décombres,

recouvrant les parties basses des édifices d'un véritable linceul de terre, et les villes antiques sont devenues des monticules, appelés « tells » par les indigènes, s'élevant droit dans l'immensité de la plaine. Rien ne venait donc guider Botta dans ses explorations ; après des recherches peu fructueuses, il abandonna temporairement le tell de Ninive pour celui, tout voisin, de Khorsabad que lui signalaient les Arabes, et où les résultats dépassèrent ses espérances. Ce sont les fouilles de Khorsabad qui ont permis, en 1847, la création au Louvre du premier musée assyrien existant en Europe.

L'Angleterre entreprit à son tour des fouilles sur les collines de Ninive, Botta se réservant certains points qu'il n'avait fait qu'explorer sommairement.

C'est au cours de ces recherches que l'Anglais Layard, sur la colline de Kouyoundjick, découvrit en 1852, dans les salles effondrées d'un édifice faisant partie « du palais Sud-Ouest », quantité de tablettes qui avaient appartenu au temple du dieu Nabû, dieu des belles-lettres, édifié par Assurbanipal, roi d'Assyrie (681-626).

Plus tard, en 1852, alors que Botta avait été remplacé par V. Place et que ce dernier, occupé à Khorsabad, ne pouvait s'occuper de l'exploration de la partie nord de Ninive, qui lui avait été reconnue, Rassam, un Oriental qui travaillait pour le compte de la mission anglaise, entreprit des fouilles dans cette partie du tell ; il atteignit presque tout de suite les restes d'un palais d'Assurbanipal contenant les admirables sculptures qui se voient au British Museum.

Dans plusieurs chambres se trouvaient entassées des tablettes cunéiformes, copiées pour la plupart sur des originaux très anciens, par l'ordre du monarque assyrien. Ces tablettes et celles qui avaient été découvertes par Layard (environ 25 000 tablettes ou fragments) constituent, aujourd'hui, au British Museum, ce que l'on nomme la « Bibliothèque d'Assurbanipal ».

Par la suite, les découvertes de tablettes se sont multipliées soit à Nippur en Basse-Mésopotamie, à Assur en Assyrie, mais aussi à Boghaz-Keuï en Asie Mineure, le site de l'ancienne capitale des Hittites. Parmi les innombrables documents recueillis, on a rencontré un certain nombre de tablettes ou de fragments appartenant à divers exemplaires du poème de Gilgamesh, rédigés les uns et les autres à plusieurs siècles d'intervalle.

On peut, d'après leur provenance et la langue dans laquelle ces tablettes sont écrites, les diviser en deux grands groupes : 1° les textes mésopotamiens, comprenant les exemplaires assyriens, les exemplaires babyloniens, les exemplaires sumériens, 2° les textes extra-mésopotamiens, comprenant, outre des copies sémitiques, des traductions en langues étrangères, car le poème de Gilgamesh était lu en dehors des frontières de la Mésopotamie.

TEXTES MÉSOPOTAMIENS
EXEMPLAIRES ASSYRIENS
TEXTE NINIVITE

A

Ce texte, le plus complet et aussi le moins ancien, provient d'Assyrie. Sa découverte est liée à celle des tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal.

On a reconnu parmi elles des fragments qui durent appartenir à quatre exemplaires d'une copie en langue assyrienne, datant du règne d'Assurbanipal, du poème de Gilgamesh. L'ensemble du poème se composait de douze tablettes

désignées par les mots du début de la première, sous le nom de poème de « Celui qui a vu toutes choses ».

Dans sa forme primitive cette épopée pouvait contenir 3 600 lignes (chaque tablette ayant trois colonnes sur chaque face à raison de 50 lignes par colonne) ; nous en possédons à peine la moitié. Il convient, cependant, de déduire de l'ensemble la onzième tablette qui reproduit un récit du Déluge babylonien, interpolé dans l'épopée, mais qui n'en fait réellement pas partie.

La langue du texte A est l'assyrien du VII^e siècle avant J.-C. Ce texte vieux de vingt-six siècles est le plus récent que nous possédions de l'épopée. Les autres sont de beaucoup antérieurs.

Le premier récolement et la première traduction des tablettes de l'épopée sont dus à :

F. SMITH et H. RAWLINSON, *The Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, Londres, IV, 1875 (2^e édit. en 1891).

Des commentaires et des traductions partielles furent le fait de :

F. LENORMANT, *Les Premières Civilisations*, Paris, 1874.

ST. CHAD BOSCAWEN, *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, Londres, IV (1875), p. 271 (XII^e tablette).

F. TALBOT, *Ibid.* V (1877), p. 97 (VI^e tablette).

Puis viennent les éditions générales de :

P. HAUPT, *Das Babylonische Nimrodepos* (Assyriologische Bibliothek, t. III), Leipzig, 1884-1891 ; *Die Zwölfte Tablette des Babylonischen Nimrodepos : Beiträge zur Assyriologie*, Leipzig, I, p. 48-79 (fragments de la XII^e tablette).

Du même auteur, un nouveau fragment dans :

A. JEREMIAS, *Izdubar-Nimrod*, Leipzig, 1891, planches II à IV, et deux autres traduites par P. JENSEN, dans *Keilins-*

christliche Bibliothek, Berlin, VI, 1900, p. 116-215, avec notes p. 421-531.

Traductions :

P. DHORME, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, Paris, 1907, p. 182-325.

A. UNGNAD, *Das Gilgamesch-Epos*, Göttingen, 1911.

Nouvelle étude dans : *Kulturfragen* 4-5, Breslau, 1923.

Un autre fragment de ce même texte, appartenant à la III^e tablette de l'ancien arrangement, provenant de Ninive et conservé au British Museum a été publié par :

L. W. KING, *A New Fragment of the Gilgamesh Epic: Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXXVI (1914), p. 64-68. – Ce fragment est indiqué dans :

Catalogue of the Cuneiform Tablets in the Kouyunjik Collection of the British Museum: Supplement (1914), p. xxxiv et p. 11 f., n^o 56.

Les dix dernières années ont vu paraître d'importants travaux sur le poème de Gilgamesh. Ils font d'ailleurs état non seulement du texte A mais de ceux d'autres sources qui étaient alors connus.

E. EBELING, dans H. Gressmann, *Altorientalische Texte zum alten Testament*, Berlin-Leipzig, 2^e éd., 1926, p. 150-198.

R. CAMPBELL THOMPSON, *The Epic of Gilgamesh* (traduction), Londres, 1928; (texte et transcription) Oxford, 1930.

À la suite de cette dernière publication qui fait autorité, il a paru une traduction poétique destinée au grand public :

A. SCHOTT, *Das Gilgamesch-Epos*, Leipzig, 1934.

Les notes et commentaires de ce volume se trouvent dans : *Zeitschrift für Assyriologie*, Leipzig, XLII (1933), p. 92 et suiv.

A'

Nous désignons ainsi un fragment contenant vingt-deux lignes sur la face et trois lignes au revers, sans la suscription, écrit en assyrien et appartenant à la VI^e tablette du cycle de Gilgamesh ; il fut trouvé sur le site d'Assur, première capitale de l'Assyrie, au cours des fouilles que les Allemands y conduisirent avant 1914. Ces fouilles d'Assur, exécutées d'une façon systématique, ont mis au jour, en plus de monuments figurés, une multitude de tablettes. L'intérêt des recherches d'Assur est de nous avoir fait connaître l'Assyrie archaïque (II^e et III^e millénaire avant notre ère), tandis que les fouilles de Ninive ne portaient que sur l'Assyrie du premier millénaire avant J.-C.

Le texte A', d'importance secondaire, est fondu dans le texte A. Il a été publié par :

E. EBELING, *Keilschrifttexte aus Assur, Religiösen Inhalts*, Leipzig, t. III, 1917, n° 115.

A''

Un fragment de l'épopée se rattachant à la rédaction niniuite a été trouvé dans les fouilles allemandes de Warka. Ce fragment de 16 lignes est aussi fondu dans le texte A.

J. JORDAN et A. SCHOTT, *Erster Vorläufiger Bericht über die von der notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft in Uruk-Warka unternommenen Ausgrabungen*, Berlin, I, 1930, p. 63 (n° 32).

EXEMPLAIRES BABYLONIENS

B

Cette tablette fut achetée à Bagdad parmi un lot de tablettes de Abu-Habba, l'ancienne Sippar, par M. Bruno Meissner pour le musée de Berlin, et publiée en 1902. Elle se compose de quatre colonnes, deux au recto, deux au verso, et son contenu correspond à une partie de la X^e tablette de la version assyrienne (A), qu'elle supplémente sur certains points. L'écriture est celle de la Première Dynastie babylonienne (XX^e s. av. J.-C.), à laquelle appartenait le roi Hamurabi, dont les lois, gravées sur un bloc de basalte, sont une des pièces capitales du musée du Louvre. Nous avons donc là un texte antérieur d'environ 1 500 ans à ceux que nous venons de citer.

B. MEISSNER, *Ein altbabylonisches Fragment des Gilgamesepos: Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, 1902.

TH. G. PINCHES, *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, XXV (1903), p. 113-122.

Traductions dans :

P. DHORME, *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*, p. 229 et suiv.

Cf. B. LANDSBERGER, dans Lehmann-Haas, *Textbuch zur Religionsgeschichte*, 2^e éd., Leipzig, 1922, p. 296.

C

En 1914, le musée de l'université de Pennsylvanie, à Philadelphie, acquit une tablette dont l'écriture et, la langue étaient celles de la Première Dynastie babylonienne. On pense qu'elle

provient de Warka. Elle constituait, d'après sa suscription, la seconde tablette d'un exemplaire dont le reste est perdu. Trois colonnes au recto, trois au verso, donnent un total de 240 lignes, dont 200 environ sont bien lisibles. Elle complète le récit des événements rapportés par le texte A, tablette II.

La tablette C a été l'objet des principales études suivantes :

S. LANGDON : *Museum Journal* (Philadelphie), t. VIII, p. 29-38, et *The Epic of Gilgamesh, Publications of the University of Pennsylvania Museum, Babylonian Section*, vol. X, 3 (1917).

V. SCHEIL, *Sur les deux songes de Gilgamesh : Revue d'Assyriologie*. Paris, XVI (1919), p. 114.

M. JASTROW et A. T. CLAY, *An Old Babylonian Version of the Gilgamesh Epic*, Yale Oriental Series, Researches IV, 3, New Haven, 1920.

A. UNGNAD, *Gilgameschepos und Odyssee (kulturfragen 4/5)*, Breslau, 1923.

C'

La tablette C', qui est conservée au musée de l'université de Yale, à New Haven, fut achetée au même vendeur à peu près à la même époque que le texte C. L'écriture, la nature de la terre de la tablette, la coloration produite par la cuisson, montrent qu'elle appartient au même exemplaire que C. Elle contient environ 276 lignes utilisables, qui complètent ou doublent la tablette du texte A.

Le texte C' a été publié à la suite du texte précédent par :

M. JASTROW et A. T. CLAY, *An Old Babylonian Version of the Gilgamesh Epic*.

EXEMPLAIRES SUMÉRIENS

D, E, F, G

Jusqu'ici, les documents que nous avons énumérés étaient écrits en assyrien ou en babylonien, c'est-à-dire dans les langues sémitiques parlées par les peuples qui, lors de leur installation, à l'aurore de l'Histoire, dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, y rencontrèrent les premiers occupants, les Sumériens, dont ils s'assimilèrent la civilisation. Les trois textes D, E, F sont écrits de la même écriture que les précédents, car cette écriture fut inventée ou au moins développée par les Sumériens, et les Assyro-Babyloniens l'adoptèrent, mais ils sont rédigés en langue sumérienne.

De 1890 à 1900, les Américains entreprirent des fouilles importantes à Niffer (l'ancienne Nippur), qui fut une des plus anciennes cités sumériennes, et ils y découvrirent de nombreuses tablettes qui appartenaient au grand temple de la cité. Les tablettes de Nippur sont conservées aux musées de Stamboul et de Philadelphie.

C'est en examinant ces collections que S. Langdon, professeur d'assyriologie à Oxford, reconnut le texte D à Stamboul et le texte E à Philadelphie, comme appartenant à des exemplaires sumériens de l'épopée de Gilgamesh.

Ces deux textes, courts et mal conservés, n'offrent que quelques lignes utilisables.

Texte D. – S. LANGDON, *Historical and Religious Texts from the Temple Library of Nippur*, Munich, 1914, n° 55.

Texte E. – S. LANGDON, *Sumerian Liturgical Texts*, Philadelphie, 1917, n° 5.

Enfin H. Zimmern a publié le fragment F dans une édition de textes sumériens; on y retrouve les noms de Gilgamesh, Enkidu et Ishtar.

Texte F. – H. ZIMMERN, *Sumerische Kultlieder aus Alt-babylonischer Zeit*, Leipzig, 1913, n° 196.

G

Plus récemment, un nouveau texte a été trouvé à Ur, lors de la campagne de 1926-1927; il est entré au British Museum. Datant de la fin de la dynastie de Larsa (fin du III^e millénaire), ce texte, d'environ 200 lignes, correspond pour son dernier tiers avec le début de la XII^e tablette. Le grand intérêt de ce document est d'être rédigé en sumérien.

Du fait que Gilgamesh passe pour un ancien roi de Sumer, on était en droit d'attendre un prototype sumérien du poème, d'autant plus que la race civilisatrice de la Mésopotamie étant la race sumérienne, il est loisible d'espérer des découvertes, des prototypes sumériens des épopées, mythes, grandes compositions littéraires rédigées en sémitique. Les fouilles en ont plusieurs fois apporté la confirmation; la publication d'un poème sumérien de la Création, découvert après la « cosmogonie chaldéenne », en est une preuve; l'apparition de ce poème sumérien de Gilgamesh en est une autre, et l'on ne saurait trop y insister, alors que les théories pansémitistes autrefois en honneur, et depuis fort justement abandonnées, semblent auprès de certains archéologues revenir aujourd'hui en faveur. Le texte G a été édité par :

C. F. GADD, *Epic of Gilgamesh, Tablet XII: Revue d'Assyriologie*, XXX (1933), p. 127-143. – *The Gilgamesh Epic in Sumerian: British Museum Quarterly*, VII (1933), p. 79-80.

On rapprochera de ce document le texte suivant qui a trait aux lignes 8-32 de la tablette d'Ur :

S. LANGDON, *Historical and Religious Texts. Babylonian Expedition*, Philadelphie, t. XXXI, n° 55.

Et le fragment ci-après où se trouvent les six premières lignes.

E. CHIERA, *Sumerian Religious Texts*, Upland, 1924, n° 39.

Ils ont été étudiés par :

S. LANGDON, *Journal of the Royal Asiatic Society*, Londres. 1932, p. 938, 942.

TEXTES EXTRA-MÉSOPOTAMIENS EXEMPLAIRES HITTITES

Les textes jusqu'ici mentionnés du poème de Gilgamesh appartenaient à la Mésopotamie, soit sumérienne, soit sémitisée. Les fragments suivants nous montrent que la vogue du poème s'étendait aussi aux pays adjacents. Les populations primitives de l'Asie Mineure qui font partie du grand groupe qu'on nomme asianique (par opposition au groupe sémitique) reçurent, à plusieurs reprises, de forts contingents indo-européens, et, durant la seconde moitié du deuxième millénaire, formèrent un puissant Empire hittite, dont la capitale répondait au moderne village de Boghaz-Keuï, dans la boucle du fleuve Halys (aujourd'hui Kizil-Irmak). En 1906 et 1907 une mission germano-turque (Winckler et Macridy-Bey) entreprit des fouilles en ce lieu et découvrit un nombre considérable de tablettes écrites en cunéiformes. Les unes étaient rédigées en babylonien, qui apparaît ainsi avoir été la langue diplomatique de l'ancienne Asie Occidentale, les autres dans un des nombreux dialectes que l'on compte dans les textes hittites, car le royaume assemblait, en confédération, plusieurs tribus possédant chacune son idiome. De ce nombre

est le dialecte hurri qui n'est autre que la langue parlée dans le nord d'un royaume voisin de l'Empire hittite, le Mitanni, qui séparait l'Assyrie de la Haute-Syrie, occupée alors, elle aussi, par les Hittites. Le déchiffrement des divers dialectes asianiques n'est pas également avancé ; très poussé en ce qui regarde le dialecte indo-européanisé qui nous a laissé le plus de documents dits hittites, il l'est moins à l'égard des autres. C'est le cas du hurri. D'autres tablettes enfin étaient rédigées dans un dialecte fortement teinté d'indo-européen, sinon indo-européen, qui était la langue de la tribu dominante de la confédération ; c'est le hittite, proprement dit.

Parmi les tablettes de Boghaz-Keuï on a retrouvé de nombreux fragments de l'épopée de Gilgamesh, appartenant à ces divers dialectes.

H

Fragment en akkadien, où se trouve sur la face un des songes qu'eurent les héros avant le combat contre Humbaba ; au revers, quelques lignes dépeignant Ishtar allant demander à son père Anu de créer un taureau céleste, pour faire tuer Gilgamesh et Enkidu :

Keilschrifturkunden aus Boghazkoï, Berlin, t. IV (1922), n° 12. – Traduit par A. Ungnad dans : *Gilgamesh Epos und Odyssee*, p. 18, 23 (= *Kulturfragen* 4/5).

H'

Fragments en hurri, ayant trait au géant Humbaba ; la traduction qu'on en pourrait donner serait trop incertaine ; nous l'abandonnons.

Keilschrifttexte aus Boghazkoï, Leipzig, t. VI (1921), n° 33.

H''

Fragments en hittite. Les uns ont trait au combat de Gilgamesh contre Humbaba et notamment à l'aide que Gilgamesh obtient de Shamash. Ce dernier lance contre Humbaba les vents du nord, de l'orage, de la tempête, etc., qui le terrassent. D'autres rapportent le voyage de Gilgamesh vers Um-Napishti.

Keilschrifttexte aus Boghazkoï, t. VI, n°s 1, 30, 31, 32, et *Keilschrifturkunden aus Boghazkoï*, t. VIII (1924), n° 48 (= KBo, VI, 31), 50, 53 (= KBo, VI, 1). Traduction de ces trois fragments par J. Friedrich, *Aus dem hethitischen Schrifttum*, Leipzig, t. II, 1925, p. 30-32.

Traduction aussi par A. H. Sayce : *The Hittite Version of the Epic of Gilgamesh* : *Journal of the Royal Asiatic Society*, octobre 1923, p. 559-572.

D'autres, en langue hittite, appartenaien vraisemblablement, sans qu'on puisse l'affirmer, à l'épopée de Gilgamesh. Publication par :

H. EHELOLF, *Keilschrifturkunden aus Boghazkoï*, t. XVII, 1926, n°s 1-3.

Ils ont trait à sept rêves d'un certain Kishshish qui vient le matin les raconter à sa mère, et dont la signification est donnée.

Il semble bien que nous ayons là le nom abrégé de

Gilgamesh : Gish, Kish, affublé de la terminaison hittite en *ish*.

Un peu plus loin nous trouvons sans doute un souvenir de l'hiérodoule lorsque paraît Enkitash¹ (notre Enkidu), comme on y voit aussi Zidurish (pour Siduri).

Les lacunes de ces fragments les rendent peu utilisables pour l'établissement d'un texte suivi, comme celui que nous voulons donner, mais ils ont été l'objet d'une étude très complète, du plus haut intérêt au point de vue linguistique, par :

J. FRIEDRICH, *Die helhitischen Bruchstücke des Gilgamesh-Epos: Zeitschrift für Assyriologie*, nouvelle série, t. V, octobre 1929, p. 1-82.

Cette nomenclature a, par elle-même, son éloquence ; elle nous renseigne sur la prodigieuse dispersion de l'épopée de Gilgamesh.

Non seulement la Mésopotamie entière en fit lecture (et je ne parle pas de la côte syrienne où des poèmes mésopotamiens de même genre ont été retrouvés et où, par conséquent, l'épopée de Gilgamesh dut pénétrer aussi), mais la vogue du poème avait également gagné l'Asie Mineure.

Si l'on se souvient que l'Anatolie, siège de la puissance hittite, est un pays qui a assez bien résisté à l'emprise sémitique, on ne peut assigner à ce succès que deux causes : tout d'abord la notoriété de l'œuvre, et de fait, tout concourt, textes et monuments, à nous affirmer la faveur dont le mythe de Gilgamesh a joui dans l'Asie Occidentale ancienne. Mais il y a plus ; pour que les Hittites aient goûté le récit des aventures de Gilgamesh et la forme même qu'elles avaient reçue,

1. Dans ce nom d'Enkitash, je ne pense pas qu'il s'agisse d'une simple désinence nominale, en *ash*, mais un nom hittite de formation parallèle à celui d'Enkidu. Au lieu de Enki-du (« Enki a créé »), nous avons Enki-tash où l'élément *tash* est à rapprocher de *tashsha* de certains noms propres hittites ; cf. Teshup-Tashsha : *Keilschrifttexte aus Boghazköi*, t. IV (1920), n° 10.

il faut que les sentiments exprimés par cette épopée n'aient pas trop différé de ceux des populations de l'Asie Mineure, car le deuxième millénaire avant notre ère ne connaît pas le dilettantisme de notre époque qui pourrait suffire à expliquer cette propagation. Elle a été rendue possible par l'homogénéité de la couche profonde de civilisation de l'Asie Antérieure ; lorsque le poème de Gilgamesh s'est constitué, il pouvait avoir été conçu aussi bien par des Sumériens que par des Asianiques de Cappadoce ; sa période initiale de formation appartient à la civilisation primitive de l'Asie Antérieure, c'est-à-dire à la période où les Sumériens créent et développent une culture, et où le reste de l'Asie Occidentale est habité par une population dont la civilisation présente avec celle de Sumer assez d'affinités pour que ces influences de peuple à peuple soient durables.

Nous avons donc là un argument en faveur de l'antiquité et de la véritable origine du mythe de Gilgamesh. Les textes que nous venons d'énumérer sont d'époques très diverses. Les plus récents datent de la dernière période du royaume d'Assyrie (VII^e siècle av. J.-C.). D'autres, les babyloniens, remontent à environ 2000 avant notre ère, tandis que les copies hittites, étant donné l'âge général des archives de Boghaz-Keui, sont de la seconde moitié du deuxième millénaire avant l'ère chrétienne. S'ensuit-il que les fragments appartenant à des exemplaires sumériens soient plus anciens que l'an 2000 ? Non, mais ils représentent des copies d'un original sumérien dont les autres textes ont été des adaptations sémitiques ; ils ne restent pas isolés, d'ailleurs, car on a découvert des versions sumériennes d'autres poèmes dont on ne connaissait jusqu'alors que leur forme sémitique (par exemple la « Descente d'Ishtar aux Enfers »)¹. Mais ces fragments sumériens,

1. A. POEBEL, *Historical and Grammatical Texts*, Philadelphie, 1914, n° 223.

par leur langue, par le panthéon qu'ils décrivent, révèlent un état de civilisation très ancien, pré-sémitique, et prouvent que s'il y a eu un prototype imité dans la suite, c'est en Sumer qu'il doit être recherché. D'ailleurs Gilgamesh, nous le verrons, est un héros de ville sumérienne, mêlé aux rois et aux rois-dieux de Sumer. Certaines versions sémitiques, même, apparaissent visiblement inspirées du sumérien et gardent quelques traits qui font reconnaître l'original. C'est ainsi que dans le texte C (musée de Philadelphie), le dieu suprême est Enlil, qui fut à la tête du panthéon sumérien ; et pourtant le texte date de la Première Dynastie babylonienne, époque à laquelle les théologiens exaltèrent le dieu Marduk et composèrent des poèmes religieux pour justifier cette accession du nouveau dieu au premier rang.

Ainsi, multiplicité des éditions du Gilgamesh au cours des âges, à toutes époques et en tous lieux de l'Asie Antérieure, telle est la caractéristique de nos textes. Il est par suite naturel qu'une œuvre recopiée pendant près de 2 500 ans n'ait pas reproduit servilement le prototype ; chaque génération, au moins aux hautes époques, a enrichi l'épopée, l'a chargée de traits nouveaux ; nous essaierons, dans cette floraison un peu touffue, dont l'unité du poème se ressent, de discerner ce qui appartient à l'arbre primitif.

ÉTABLISSEMENT D'UN TEXTE

Puisqu'il ne s'agit pas d'une édition critique du texte de Gilgamesh, mais de sa mise à la portée d'un public étendu, il semble légitime d'agir comme les divers scribes mésopotamiens, et comme son dernier éditeur, M. R. Campbell Thompson, qui n'ont pas hésité, au cours de leurs rédactions,

à remanier le poème¹ en utilisant et en amalgamant les divers récits qu'ils en avaient. Il paraît donc possible d'utiliser les multiples fragments et d'en composer un tout complet. Je ne me dissimule pas que si la plupart des fragments peuvent compléter le texte A, il en est d'autres (C et C') qui en sont par leur esprit et par leur date assez éloignés. Non seulement C et C' se ressentent des quatorze siècles qui les séparent de A, mais ils reflètent eux-mêmes un passé si lointain, conservé par le scribe dans toute sa saveur, que malgré le recul du temps et la différence de milieu, l'anachronisme est parfois sensible. C'est pourtant notre seule chance d'obtenir un texte offrant un sens un peu suivi.

Il convient, en effet, d'insister sur le fait que les tablettes du poème sont fréquemment en menus fragments, d'où la place parfois arbitraire qui leur est attribuée quand leur forme ne permet pas de les joindre avec certitude. En outre, que le texte soit plus ou moins complet, il arrive souvent que le début ou la fin des lignes ont souffert ; d'où les restaurations, parfois conjecturales, toujours un peu personnelles des traducteurs, mais nécessaires pour ne pas laisser d'importants passages inintelligibles. Ceci, plus encore que les nouvelles découvertes de fragments nécessitant des remaniements, ou l'arrangement des fragments anciens, a suffi à imprimer aux traductions des différences dont le lecteur pourrait s'étonner, s'il lui venait à l'esprit de les comparer entre elles. Un texte assyrien non mutilé ne permettrait pas de tels écarts d'interprétation.

J'ai suivi généralement l'ordre adopté par M. R. Campbell Thompson dans son arrangement des tablettes qui constituent

1. Peut-être même une de ces tablettes l'indique-t-elle explicitement. À la fin de C se trouve une mention très mutilée qui signifie « augmentation, accroissement » de... 240 lignes. Le texte porte *shu-tu-ur*, qui doit être attribué à une racine *atâru* « augmenter » (au permansif *shafel*) plutôt qu'à *shatâru* « écrire ».

le poème. M. Thompson, par un attentif examen des originaux et par de patientes recherches au British Museum, a pu découvrir de nouveaux fragments qui ont enrichi son édition ou reconnaître la possibilité de joindre, l'un à l'autre, des fragments jusqu'ici isolés. Pareil travail n'avait pas été entrepris depuis l'édition initiale.

Des restitutions proposées par les divers éditeurs, M. Dhorme, M. Ebeling et M. Thompson, j'ai choisi celles qui me paraissaient les plus plausibles ; j'ai essayé de profiter des corrections de détail apportées par certaines études ; je n'ai pu mieux faire que de reproduire, souvent, pour la traduction, celle d'un de mes devanciers.

Tablette I.

Après un court préambule où le poète nous avertit qu'il veut chanter un héros sans pareil, le bâtisseur des murs d'Uruk, l'auteur aborde son récit. Gilgamesh, roi d'Uruk, est un fardeau pour ses sujets et ses sujettes, et les gens d'Uruk demandent aux dieux de les en délivrer. Anu s'adresse à la déesse Aruru et la presse de créer quelqu'un de semblable à Gilgamesh, pour occuper son activité. Celle-ci façonne d'un peu de boue Enkidu, le type de l'homme sauvage, qui vit avec les animaux de la plaine et se nourrit comme eux. Mais voici que lui aussi devient à charge à l'humanité ; il protège les animaux ses compagnons, et les sauve des pièges des chasseurs. L'un d'eux s'en plaint à un vieillard du pays, puis à Gilgamesh : que le chasseur emmène avec lui une hiérodule ; lorsque Enkidu la verra, il s'en éprendra et abandonnera son troupeau et sa vie errante. L'idée paraît bonne. Le chasseur et la prostituée sacrée attendent Enkidu auprès de la fontaine, et tout se passe comme l'avaient prévu le vieillard et Gilgamesh.

Cependant l'hiérodoule ne se contente pas de ce triomphe facile. Profitant de ce que les animaux furent maintenant Enkidu qui n'est plus semblable à eux, elle lui propose d'aller à Uruk et de lui faire connaître Gilgamesh. Il accepte et la prostituée avertit Enkidu qu'il est attendu. Gilgamesh a été prévenu de son arrivée par deux songes que lui a interprétés sa mère, la divine Nin-Sun ; dans l'un, un aérolithe tombait du ciel sur lui, et Gilgamesh avait peine à le soulever ; dans l'autre, une hache tombait du ciel, et Gilgamesh la mettait à son côté. Dans les deux cas, explique Nin-Sun, il s'agissait d'Enkidu qui doit devenir l'ami de Gilgamesh.

Tablette II.

Dans la II^e tablette, le texte se montre très lacuneux et apparemment troublé. Lorsque Enkidu est assis aux pieds de l'hiérodoule, celle-ci entreprend de l'initier à la civilisation ; qu'il cesse de coucher sur la terre, dit-elle, qu'il connaisse l'usage des aliments et de la boisson que prennent les hommes ; il le fait et s'en trouve bien. Alors qu'il s'achemine vers Uruk, il voit des laboureurs et l'un d'eux lui révèle la véritable condition de l'homme qui doit gagner son pain au prix de mille fatigues. Enkidu est troublé par ce récit ; il poursuit son chemin, suivi de la courtisane ; il entre dans Uruk où la population l'examine avec curiosité. On peut supposer que c'est au sujet de l'hiérodoule que Gilgamesh et Enkidu combattent, dès leur première rencontre. Gilgamesh malgré sa force a le dessous, mais Enkidu exprime à Gilgamesh son admiration de sa vigueur. Leur amitié naît dès ce jour.

Tablette III.

Près de deux colonnes du début de la tablette sont perdues ; les premières lignes utilisables ont trait au chagrin d'Enkidu, sans doute privé de l'hiérodoule (?) ; il se confie à Gilgamesh qui lui répond par ses propres projets ; c'est d'aller combattre Humbaba, le géant qui règne sur la forêt des Cèdres. Malgré les objections d'Enkidu, Gilgamesh persiste dans son dessein ; il brûle du désir de se faire un nom impérissable ! Aussitôt les deux amis, en vue de leur expédition, font fabriquer des armes à leur taille de géants. Gilgamesh implore la protection de Shamash ; ensuite lui et Enkidu tiennent conseil avec les Anciens de la cité ; aussi prudents que les vieillards du chœur antique, ceux-ci insistent sur les dangers du projet, tout en faisant des vœux pour sa réussite. (Ces données sont fournies par la vieille version babylonienne. Alors reprend le début de la III^e tablette de l'exemplaire assyrien, qui est une variante du discours de Gilgamesh devant les Anciens.)

Après quoi la mère de Gilgamesh, la déesse Nin-Sun, offre un sacrifice propitiatoire à Shamash qu'elle invoque pour le succès de son fils.

Tablette IV.

Les héros ont atteint les portes de la forêt qu'ils admirent et, malgré les graves lacunes du texte, on voit Gilgamesh et Enkidu deviser sur les difficultés du combat ; Gilgamesh reconforte Enkidu que la peur a gagné.

Tablette V.

Elle commence par une description des merveilles de la forêt; une lacune nous conduit au récit que fait Gilgamesh de ses rêves avant le combat, et Enkidu y voit un présage favorable. Tous deux s'abandonnent au sommeil et Gilgamesh est visité par un autre songe; il rêve d'un volcan vomissant feu et fumée. Enkidu va lui en donner la signification.

(Le texte hittite grâce à qui l'on peut restituer ce passage n'est comparable que dans les grandes lignes du récit.)

C'est alors que s'engage le combat contre Humbaba; le vent du nord, le vent du sud, la tempête, assaillent Humbaba, venant en aide à Gilgamesh et Enkidu; ce dernier excite Gilgamesh vainqueur à se montrer impitoyable (à ce que nous dit la version hittite, le texte assyrien ne nous donnant que la conclusion de la lutte): ils coupent la tête de Humbaba.

Tablette VI.

Gilgamesh fait toilette après le combat et la déesse Ishtar, admirant sa prestance, lui offre de se donner à lui; elle énumère même les présents qu'elle pourrait lui faire s'il devenait son époux et lui décrit la suprématie qu'il aurait sur les plus grands parmi les mortels. Gilgamesh la repousse; il lui reproche ses nombreux amants. C'est Tammuz, dont la fin a été misérable; l'Oiseau? dont elle a brisé l'aile; le Lion, qu'elle a conduit au piège; l'Étalon, à qui elle a donné, en retour, bride, aiguillon et cravache; le berger qui lui offrait de journaliers sacrifices, elle en a fait un chacal qu'ont déchiré ses propres chiens. Puis ce fut le jardinier Ishullanu; il la repoussa; lui aussi fut métamorphosé (en araignée peut-être?). Et Gilgamesh fait à Ishtar honte de ses débordements.

Fureur de la déesse qui monte jusqu'au ciel se plaindre à son père Anu et lui demande de créer un « taureau céleste » pour mettre à mort l'impudent. Anu y consent mais obtient en échange de sa fille, déesse de la fertilité, que, pendant sept ans, récoltes et troupeaux prospéreront sur la terre pour compenser les ravages qu'y fera le taureau céleste.

Par centaines des hommes courageux essaient de s'opposer au monstre ; d'un souffle, il les disperse. Enkidu saisit la bête par les cornes, la terrasse et l'étend à ses pieds.

Ishtar, montée sur la muraille d'Uruk et accompagnée du cortège de femmes qui lui sont consacrées, hiérodoules et prostituées, se lamente. Enkidu arrache les parties du taureau et les lance à la tête d'Ishtar en l'insultant.

Alors Gilgamesh réunit les plus habiles artisans afin qu'ils transforment les cornes du taureau en vases à contenir l'huile des offrandes pour le dieu Lugalbanda. Après quoi Gilgamesh se glorifie devant les Anciens, et les deux amis rentrent à leur palais prendre un repos bien gagné.

Tablette VII.

Au cours de la nuit, Enkidu fait un rêve (la tablette, mutilée, ne l'a pas conservé, mais le texte hittite permet la restitution) ; sans doute en punition de ses offenses à Ishtar, Enkidu doit mourir. On peut supposer qu'Enkidu, frappé déjà du mal qui l'emportera, l'attribue à l'hiérodoule ; en tout cas, il l'accable de ses malédictions.

Shamash entend Enkidu et lui reproche d'avoir maudit l'hiérodoule dont il n'a reçu que des bienfaits. Alors Enkidu se repent et la bénit. La tablette se termine par une description des Enfers dont il semble qu'Enkidu, près de mourir, ait eu la prémonition.

Tablette VIII.

Dès le lever de l'aurore, Gilgamesh, s'adressant à Enkidu, célèbre les exploits qu'ils ont accomplis en commun, la traversée des montagnes, l'accession au pays des Cèdres. Puis Gilgamesh se lamente sur Enkidu devant les Anciens. Il promet de nouveau de glorifier son camarade. Cette tablette, extrêmement mutilée, paraît avoir comporté la répétition du même discours, successivement devant plusieurs groupes d'interlocuteurs.

Tablette IX.

Pris de peur devant le cadavre d'Enkidu, Gilgamesh prend la résolution d'aller à la recherche de la vie éternelle, et nous le voyons atteindre les monts Mashu ; il y rencontre les hommes-scorpions qui gardent le chemin du soleil.

Ceux-ci, après s'être enquis du but de son voyage et l'avoir averti des difficultés de la route, lui donnent des indications. Après une marche pénible il se trouve en présence d'un arbre merveilleux.

Tablette X.

Au long de cette course, Gilgamesh rencontre Shamash et le glorifie.

Un peu plus loin, Gilgamesh arrive à la demeure de Siduri, la « cabaretière », qui habite près de la mer. En le voyant venir, Siduri s'effraie et se barricade chez elle ; elle s'humanise pourtant lorsqu'elle connaît le motif du voyage du héros qui, de nouveau, expose le grand chagrin qu'il a de la mort d'Enkidu

(il est loisible de faire appel ici au texte B de Berlin, de la colonne II, ligne 1, à la colonne III, ligne 14).

Siduri conseille à Gilgamesh de ne plus se lamenter, de profiter de la vie et de prendre du bon temps.

(Revenant au texte A nous y voyons:)

Gilgamesh, mal convaincu par l'optimisme de Siduri, lui demande comment il pourra atteindre la demeure d'Um-Napishti, son ancêtre; le seul homme qui ait pu obtenir l'immortalité. Siduri essaie de l'en dissuader, non plus à cause de l'inutilité de ses efforts, mais à cause des difficultés de la route. Elle lui dit cependant qu'Ur-Shanabi, le batelier d'Um-Napishti, est dans les parages et que, s'il le voulait, il pourrait le conduire.

Alors Gilgamesh (sans que nous sachions les raisons de cet acte) entre en fureur, brise les «*shut abnê*» (ceux de pierre) du bateau d'Ur-Shanabi qui le lui reproche, mais accepte cependant de le prendre comme passager.

Que Gilgamesh coupe, dans le bois, des perches qui serviront de gaffes pour faire avancer le bateau dans les eaux de la mort. Après un mois et demi de traversée, les eaux de la mort sont atteintes; une à une, Gilgamesh utilise les gaffes emportées et les laisse aller de façon à ne pas avoir de contact avec les eaux mortelles. Il en utilise 120; après quoi, pour permettre au bateau de franchir l'espace qui reste à parcourir, il suspend son vêtement, en guise de voile, au haut du mât. Um-Napishti le voit venir et s'émerveille de sa hardiesse; (une lacune de la tablette devait contenir les mêmes demandes d'Um-Napishti et les mêmes réponses de Gilgamesh que lors de la rencontre de Siduri et de Gilgamesh) et Um-Napishti répète à Gilgamesh que l'immortalité n'est pas l'apanage des humains.

Tablette XI.

Lui cependant l'a obtenue ; c'est qu'il est le seul homme à avoir échappé au Déluge ; il fait à Gilgamesh le récit du Déluge (épisode qui ne fait strictement pas partie du poème et que nous omettons), puis, désireux sans doute de prouver à Gilgamesh sa propre faiblesse, il recommande au héros d'essayer de ne pas dormir pendant six jours et sept nuits. Or à peine Gilgamesh a-t-il pris une position de repos qu'il s'endort profondément. Pendant son sommeil, la femme d'Um-Napishti prépare des provisions de route ; Um-Napishti réveille Gilgamesh et le renvoie nanti de ces provisions, dûment baigné et vêtu de neuf. Sur la demande de sa femme, prise de compassion, Um-Napishti rappelle le héros pour lui dire qu'il trouvera au fond de l'eau une plante qui rend la jeunesse. Gilgamesh, lesté d'une lourde pierre (comme font aujourd'hui les pêcheurs d'éponges ou de perles), plonge, s'empare de la plante dont le nom est « le vieillard redevient jeune », se réjouit et entreprend le voyage de retour.

Hélas, pendant qu'il se baignait dans une source, un serpent survient qui dérobe la plante, et le bafoue par surcroît. Gilgamesh retourne à Uruk après ce voyage inutile et il fait admirer à Ur-Shanabi le mur d'enceinte de la ville.

Tablette XII.

Le texte sumérien G nous décrit un arbre qui donnait abri au serpent à sa base, à l'aigle au sommet, à une démonsse dans le creux de son tronc (une chouette selon certains commentateurs). Gilgamesh est amené à l'abattre ; il en donne le bois pour faire un trône et un lit à Inanna-Ishtar ; de ses racines et de ses branches, il se fabrique deux instruments de musique,

dont la valeur est magique. Pour une faute dans le rituel de la cérémonie, ces objets tombent dans les Enfers. Désespoir de Gilgamesh. Or Enkidu, dont nous savons pourtant la mort, s'offre à aller les lui chercher. Conduira-t-il Gilgamesh aux Enfers ; doit-il revenir lui-même sur terre ? le poème est ici très obscur. Cependant Enkidu (?) énumère à Gilgamesh ce qu'il faut faire pour ne pas indisposer les esprits. Or il y contrevient de propos délibéré (texte A) ; est-ce par une impulsion soudaine comme celle qui lui a fait briser « ceux de pierre » (tablette X) ? Est-ce pour inciter les esprits à sortir des Enfers et par suite pour revoir Enkidu ? Le texte ne le dit point, mais nous voyons Gilgamesh supplier Enlil d'évoquer l'âme de son compagnon, en se lamentant sur la perte du *pukku* et du *mikku*.

Successivement, Enlil, Sin le dieu-lune, Ea dieu des eaux, s'entremettent, et Nergal, dieu des Enfers, permet à l'esprit d'Enkidu de remonter sur la terre pour quelques instants. Gilgamesh demande à son ami de lui dire la condition des morts dans le monde souterrain ; Enkidu en fait une description navrante sur laquelle se termine le poème.

Si l'on compare l'ordre des tablettes ou fragments adopté par M. R. Campbell Thompson dans son Gilgamesh, on voit qu'il diffère notablement de celui de ses devanciers ; au moins pour certaines tablettes ; les grands épisodes, bien conservés, n'ont donné lieu à aucune retouche, tandis que les tablettes II, III, IV, V, VII laissent encore place à certains flottements. À titre de comparaison, nous donnons ci-dessous le classement qu'avaient proposé les précédents éditeurs P. Dhorme et E. Ebeling.

DHORME

Tablettes I VI VIII IX X XI XII, semblables.

II Lamentation sur Enkidu.
 Malédiction de la courtisane.
 Enkidu rêve qu'il va
 aux Enfers.
 Gilgamesh au petit jour offre
 le sacrifice de l'aurore.

III Les deux amis vont vers
 Nin-Sun.
 Elle offre un sacrifice
 à Shamash.
 Ovation des gens d'Uruk (?).

IV Promenade dans Uruk.
 Souvenir de la lutte
 lorsqu'il fut question d'Isharra.
 Regrets d'Enkidu.
 Descriptions de Humbaba.
 Réconfort de Gilgamesh.

V Le héros devant la forêt.
 Les rêves avant le combat.

VII Maladie d'Enkidu ; elle dure
 douze jours.

EBELING

II Promenade dans Uruk.
 Regrets d'Enkidu.
 Description de Humbaba.
 Réconfort de Gilgamesh.

III Les Anciens conseillent
 le héros.
 Les amis vont vers Nin-Sun.
 Elle offre un sacrifice à
 Shamash.

IV Les rêves avant le combat

V Les héros devant la forêt.

VII Lamentations sur Enkidu.
 Malédiction sur la courtisane.
 Enkidu rêve qu'il va aux
 Enfers.
 Maladie d'Enkidu ; elle dure
 douze jours.
 Gilgamesh, au petit jour,
 offre le sacrifice de l'aurore.

Le tableau qui suit, où sont notées les lacunes du texte assyrien, tablette par tablette, montrera au lecteur la quasi-impossibilité d'établir un texte complet du Gilgamesh. Nous n'y comptons pas, avons-nous dit, la XI^e, où se trouve le récit du Déluge; elle est, dans sa totalité, presque entièrement conservée :

TABLETTE	COLONNE	LACUNE
I	1	lignes 19 à fin
	2	— 4 à 7
II	2	lignes 8 à 35
	3	— 1 à 42
	4	— 17 à fin
	5	— 8 à fin
	6	— 9 à fin
	III	1
2		— 22 à fin
3		tout
4		{ lignes 1 à 13
		{ — 25 à fin
5		tout
IV	6	{ lignes 1 à 7
		{ — 14 à fin
	1	lignes 1 à 26
	2	presque tout
	3	presque tout
	4	tout
5	lignes 13 à fin	
6	— 19 à 22	

	1	lignes 10 à fin
	2	— 1 à 31
V	3	— 22 à fin
	4	tout
	5	presque tout
	6	presque tout
VI		25 lignes env. très mutilées
	1	tout
	2	tout
VII	3	lignes 1 à 30 mutilés
	4	25 lignes mutilées
	5	tout
	6	tout
	1	presque tout
	2	lignes 24 à fin
VIII	3	— 10 à fin
	4	tout
	5	lignes 1 à 43
	6	tout
	1	lignes 20 à fin
	2	— 18 à fin
IX	3	— 14 à fin
	4	{ — 1 à 33
	5	{ lignes 33 à fin mutilées
		— 1 à 23, le reste mutilé
	2	lignes 35 à fin
	3	— 3 à 31
X	4	— 20 à fin
	5	{ lignes 1 à 22 mutilées
		— 35 à fin mutilées
	6	lignes 1 à 25
XII		53 lignes manquantes ou mutilées

La combinaison des divers textes ou fragments du poème aboutit à la composition suivante :

TABLETTE	TEXTES
I	A, Colonnes V et VI de A + B
II	C
III	C', A
IV	A
V	A, H, H'', A
VI	A
VII	A, H'', A
VIII	A
IX	A
X	B, A, B, A, B, A
XI (sans le Déluge)	A
XII	G, A

N.B. – Les fins de lignes, reportées pour la commodité de la composition au-dessus ou au-dessous de la ligne, sont mises entre crochets.

Les restitutions sont entre parenthèses ainsi que l'indication (Idem) des passages à répéter. Lorsque les restitutions sont de quelque importance, elles figurent en italiques.

La numérotation est celle des lignes de l'original ; elle permet de s'y reporter ou d'en mesurer les lacunes.